

À PATRICIA, QUI M'A ACCOMPAGNÉ TOUT AU LONG DE L'ÉCRITURE

À SANDRA, POUR M'AVOIR REMIS LE CRAYON ENTRE LES MAINS

À JEAN-CLAUDE, LECTEUR IMPITOYABLE ET SAGE CONSEILLER

À LA MÉMOIRE DE SOEUR CÉCILE, QUI M'A APPRIS À LIRE ET ÉCRIRE DÈS
LA MATERNELLE.

// KG

Kadog Gwiziek

LE GRAND ÉCHANGE

Roman

Prologue

Le jour se lève. C'est une aurore froide et pâle. Depuis longtemps, tous les matins se ressemblent. Le ciel est désespérément vide. Bleu mais vide. Partout à l'horizon tout est blanc. Froid et blanc. Gelé.

Un soleil pâle, étoile unique n'arrivait pas à réchauffer cette planète congelée. Le vent ne cesse de hurler, froid mordant, glacial. Mais il n'y a rien, ni personne à refroidir, mordre ou geler. Aussi loin qu'on observe, rien n'apparaît. Tout n'est que glace. La plaine est glacée, la montagne est glacée. la mer elle-même est glacée très loin des terres. Nulle trace de vie.

Sous la banquise mouvante, là où prospéraient, il y a encore quelques dizaines de milliers d'années, des tapis d'algues bleu-vert, tout semble mort.

Le soleil monte progressivement dans ce ciel morne. Le vent souffle. Il semble venir de partout mais surtout de nulle part, car tout est semblable et rien n'est différent. Il soulève des volutes de neige, qui tourbillonnent pendant des jours et des jours et finissent par retomber. Blanc et froid, tel est le monde.

Pourtant, ce jour là fut différent. La matinée fut froide, pas plus que d'habitude, environ 40 degrés en dessous du zéro. Normal. Le soleil, aussi peu réconfortant qu'hier, éclairait les vastes étendues blanches et mortes. Le temps était même presque beau. Vers le milieu de l'après-midi, le ciel devint glauque, gris. Il n'était plus vide mais semblait se remplir d'une purée collante. Doucement un nuage s'avança et masqua peu à peu le soleil. Tout était devenu silencieux. Même le vent s'était arrêté de souffler et de hurler. Depuis des milliers d'années un tel calme n'avait pas été observé. C'était comme si le temps s'était soudain permis une pause. Une halte en pleine froidure.

La grisaille devint noirceur. La neige se recouvrit bientôt d'un manteau sale. C'était comme si une suie collante était déversée d'on ne sait où. Cette purée noire et glacée tombait sans arrêt. Cela dura plusieurs jours, des semaines, peut-être même des mois. Le soleil revint ensuite et le vent reprit son travail. Tout était devenu gris. Toujours aussi froid mais gris. La planète entière avait été souillée. Depuis les plaines jusqu'au sommet des montagnes, la même poix salissait l'immaculée. En bordure de la banquise, loin, très loin du continent, des icebergs plongeaient dans une sorte de liquide sirupeux. Générées par les marées puissantes de cette époque, les vagues, molles et lentes, brassaient avec difficulté le mélange d'eau, de poix et de glace. Parfois, un remous plus fort créait une écume, si épaisse qu'elle mettait plusieurs jours avant de se briser. Le ciel venait de couvrir la Terre d'un immense manteau noir, venu de nulle part.

Les semaines passèrent, puis les années, les siècles et millénaires. Le calme froid et limpide s'associa avec les hurlements des tempêtes glacées. On aurait pu penser que la planète voulait à présent masquer la souillure, à défaut de pouvoir l'éliminer. La neige tombait à nouveau, recouvrant totalement cette noirceur. Alors, plus tard, longtemps après, beaucoup plus tard, tout redevint immaculé. L'astre

du jour éclairait la planète blanche sans arriver à la réchauffer. Nulle trace de vie. Le vent glacé sifflait sur la banquise, la poussière blanche et glacée volait et se déposait partout. D'un bout à l'autre de l'unique continent tout n'était que neige, glace et froid. Tout d'un coup plus rien ne semblait pouvoir se passer, c'est comme si la planète mourrait de froid, doucement, lentement mais inexorablement.

À la fin de la séquence vidéo, lorsque la lumière dans l'amphi se ralluma, Simon se frotta les yeux. Le cours était terminé. Simon se dirigea, comme d'habitude, vers le bas de l'amphi pour charger son eCours « Histoires de la Vie sur Terre - La glaciation de Rodinia ». Décidément, il n'arrivait pas à rentrer dans ce cours. Trop de nouveautés, trop d'hypothèses, trop d'images.

Fervent partisan des théories de Darwin, le professeur Pierre-Jean Rellek aimait à montrer sa vision de l'évolution de la Vie, au travers des découvertes et de ses propres idées sur la transmission de ce qu'il nomme volontiers « le fluide vital universel ».

Peu à peu l'amphi se vida. Simon rangea son calepin électronique, glissa quelques feuilles dans son sac qu'il remit à l'épaule. Il sortit enfin. Dehors il faisait beau, chaud. Quel contraste.

La nouvelle était passée presque inaperçue. Seuls quelques journaux avaient repris la dépêche. En cette fin de XIX^e siècle, l'épidémie de SIDA était toujours loin d'être jugulée, même dans les pays riches pouvant s'offrir les dernières thérapies. Alors, l'annonce de quelques cas d'une nouvelle maladie de peau ne pouvait qu'être ignorée par le plus grand nombre. C'est vrai que souvent tout commence dans la quasi-clandestinité.

Dans son compartiment réservé, Vincent Dechoix, Professeur en médecine, relisait un mémo rédigé par une candidate à l'entrée en études médicales.

« Pour le grand public, la première mention en France d'une nouvelle maladie, qui sera quelques années plus tard appelée SIDA, apparut l'été 1981 dans une revue hebdomadaire. Les lecteurs y découvrirent les premières descriptions de ce nouveau fléau, alors peu répandu, au travers d'un article parlant de 'La pneumonie des homosexuels'. Cette dénomination, qui pourrait paraître aujourd'hui déplacé, donnait de précieuses informations : il s'agissait d'une forme de maladie des voies respiratoires qui touchait une population particulière. En effet, les premières victimes, américaines puis européennes, se trouvaient dans la communauté homosexuelle masculine. Les premiers cas sont apparus aux États-Unis depuis au moins le milieu et la fin des années 1970. Au début des années 1980, des types rares de pneumonie, des cancers et d'autres maladies ont été signalés par des médecins à Los Angeles et à New York. Vite montrées du doigt, ces populations souffrirent d'un ostracisme et d'une méfiance de la part des « honnêtes gens ». Cela n'aida pas à la compréhension de

la propagation du mal, ni à son contrôle. Au contraire, tous ceux qui n'étaient pas homosexuels se sentirent au début protégés. Après tout, s'il s'agit d'une maladie sexuelle, que craindre ? Puis, ce furent les toxicomanes qui développèrent les symptômes. Et rapidement toutes les catégories de populations, homos, hétéros, drogués ou non, qui comptèrent dans leurs rangs de nouveaux malades. Le mal était grave, dangereux, sinistre et de propagation rapide. Aussi, dans tous les pays les pouvoirs publics et médicaux se mirent en quête de l'agent infectieux. Une course s'engagea, car la découverte, certainement suivie de brevets prometteurs, augurait de somptueux profits. Cette peste moderne, a été rapidement décrite comme une maladie qui affaiblit le système immunitaire, ce qui entraîne à terme la mort des malades de diverses infections et cancers. C'est en novembre 1981 que la presse de vulgarisation s'empare enfin du sujet, quand pneumonie et syndrome de Kaposi¹ seront reliés à ce nouveau fléau qui se répandait peu à peu dans toutes les populations. À partir de 1982, à la suite des travaux de Bruce Voeller, l'acronyme AIDS - SIDA sera utilisé. Le « Syndrome d'Immunodéficience Acquise » affecte le système immunitaire et l'empêche de lutter contre les infections. C'est en 1983 qu'une équipe dirigée par le Professeur Montagnier, travaillant sur les rétrovirus à ARN parvint à observer les premières particules virales, d'abord appelées LAV (lymphadenopathy associated virus). Après trois années de querelles liées surtout aux brevets en découlant les autorités médicales attribuèrent définitivement la découverte à l'équipe française. Le nouveau virus fut dénommé VIH (virus de l'immunodéficience humaine). Rapidement l'équipe de Luc

¹ Le sarcome de Kaposi lié au sida déclenche d'abord des petits éléments cutanés, rosés ou brunâtres, qui apparaissent sur n'importe quelle partie du corps, en particulier sur le visage et le tronc. Ces lésions atteignent ensuite des muqueuses et des organes, en particulier l'appareil digestif, entraînant des hémorragies digestives, et dans les poumons, provoquant une insuffisance respiratoire.

Montagnier avait montré que plusieurs souches de VIH existaient, le VIH₂ étant décrit en 1986 également.

De nombreux laboratoires travaillent depuis pour endiguer l'épidémie. Le succès des thérapies, permis par la connaissance de plus en plus fine des mécanismes d'action du VIH dans les cellules, a contribué à sauver de nombreuses vies et à redonner espoir à de nombreux malades. Bien des progrès restent cependant à faire.

L'origine du VIH est longtemps demeurée inconnue. En remontant les archives médicales, des analyses réalisées sur le sang d'un patient de Kinshasa, capitale de l'actuelle République démocratique du Congo, une première réponse a été trouvée. Son sang, prélevé à l'époque, a depuis montré qu'il avait été infecté par le VIH₁. Le réservoir initial devait donc se trouver dans cette région. Et en effet en 2006 des chercheurs ont publié qu'ils avaient trouvé chez des chimpanzés *Pan troglodytes troglodytes* les origines du VIH₁. Certaines populations de ces primates au Congo présentent en effet des infections au SIV (virus de l'immunodéficience simienne) dont les souches virales sont très proches du VIH. La version incriminée aurait été transmise à l'homme puis mutée en VIH quand des humains chassant ces chimpanzés pour la viande sont entrés en contact avec leur sang infecté. On ignore cependant comment cette infection, peu répandue au départ a pu prendre finalement une allure de pandémie. Au fil des décennies, le virus se propagera lentement à travers l'Afrique et plus tard dans d'autres parties du monde, jusqu'à toucher toutes les populations. Les traitements évoluèrent à mesure des découvertes sur le virus, sur sa stratégie d'attaque du système immunitaire. Des gros progrès en génétique et biologie cellulaire sont dus aux recherches menées pour contrer ce fléau. À présent, pour les populations riches le traitement ressemble à une sorte de cure d'entretien, la maladie devenant chronique et moins souvent mortelle à courte échéance. Par